

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Flenrus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Henri III, vaincu, se rend à Simon de Montfort.

## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Henri III, roi d'Angleterre. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*). — VARIÉTÉS : L'île de Ténériffe; Dévouement paternel; Théâtre-Lyrique.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## HENRI III, ROI D'ANGLETERRE.

Le roi d'Angleterre Henri III a régné cinquante-sept ans; ce règne fut souvent agité par ses querelles avec les barons anglais, qui réduisirent plusieurs fois ce prince à leur abandonner l'autorité et à n'être plus qu'un fantôme de roi.

Ces querelles venaient surtout de l'esprit turbulent et factieux de ces barons; mais elles avaient aussi un

peu pour cause la légèreté et les prodigalités de Henri III, qui, après avoir fait des promesses, ne les tenait pas, et qui, dépensant l'argent avec profusion, était toujours obligé d'établir de nouveaux impôts.

Son père avait signé la fameuse charte qui est comme le premier fondement de la constitution anglaise, et qui ne permet au roi de lever des contributions que du consentement des contribuables.

Henri III éprouva toujours de l'antipathie pour cette charte; et considéra ses barons, qui en exigeaient l'exécution, comme autant d'ennemis conspirant sans cesse pour le dépouiller des prérogatives légitimes de sa couronne; il surveillait toutes leurs démarches, et les irritait en accordant toute sa confiance à des étrangers.

Aussi, quand il demandait des subsides, ils les lui refusaient ou ne les lui accordaient qu'en lui faisant



promettre de renvoyer les étrangers. Il le promettait, et, dès que ses coffres étaient remplis, il oubliait ses promesses.

Il s'était laissé persuader par ses favoris que les promesses qu'on lui avait arrachées, en violation de tous les droits de sa couronne, n'étaient point valables. Il est vrai que la plupart des exigences des barons étaient injustes; ils abusaient du besoin que le roi avait de leurs subsides, et ils maltrahaient le peuple. On n'avait à reprocher à Henri III ni cruauté ni injustice.

Il gouvernait avec équité et avec douceur.

Dans le moment où la querelle du roi avec les plus turbulents des barons était tout à fait envenimée, le roi d'un côté et les barons de l'autre, convinrent de prendre pour arbitre le roi de France Louis IX, et jurèrent de s'en rapporter à sa décision.

Après avoir scrupuleusement examiné l'affaire, le saint roi décida contre les barons.

Mais ils ne voulurent pas se soumettre à cette décision du plus sage et du plus juste des hommes, et ils prirent les armes contre le roi; ils avaient à leur tête Simon de Montfort, comte de Leicester, homme ambitieux et entreprenant. Il prétendait, ainsi que les autres barons rebelles, ne vouloir rien entreprendre contre l'autorité du roi, mais seulement obtenir le redressement de leurs prétendus griefs.

Un grand combat entre Leicester et les barons rebelles d'un côté, Henri III et ses partisans de l'autre, eut lieu à Lewes en 1264.

Leicester fut victorieux; Henri III fut obligé de se rendre.

Dès ce moment, Henri III n'eut plus que le nom de roi, et Leicester en exerça toute l'autorité; il tenait en captivité, outre le roi, le prince Édouard son fils.

Édouard parvint à s'échapper. Les Anglais fidèles à leur roi se réunirent en foule sous ses drapeaux.

Il marcha contre Leicester, et les deux armées se rencontrèrent à Evesham (1265).

Les dispositions du prince Édouard avaient été prises très-habilement; son armée était la plus nombreuse, et on dit que Leicester, l'ayant examinée du haut d'une éminence, s'écria avec douleur :

« Que le Seigneur ait pitié de nos âmes, car nos corps sont au prince Édouard. »

Leicester combattit avec le courage du désespoir.

Il avait forcé le vieux roi Henri III de se placer dans les rangs et de combattre contre le fils qui venait le délivrer.

Atteint d'une blessure légère, le vieux roi tomba de cheval; et, comme un des soldats de son fils allait le percer, il s'écria :

« Arrête, camarade, je suis Henri. »

Le prince reconnut la voix de son père; il accourut à son secours et le conduisit en lieu de sûreté.

Pendant la courte absence d'Édouard, le cheval de Leicester fut tué sous lui. Obligé de combattre à pied, Leicester dit :

« Peut-on obtenir quartier? »

Une voix répondit :

« Point de quartier pour les traîtres. »

Leicester tomba percé de coups; tous les barons et chevaliers de son parti périrent, à l'exception d'une dizaine qu'on trouva respirant encore, et qui guérèrent de leurs blessures.

Par cette victoire, le sceptre fut replacé dans les mains de Henri III.

Il régna encore sept ans, et son fils lui succéda sous le nom d'Édouard I<sup>er</sup>. L. D'ALTEMONT.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### FRANÇOIS LE BOSSU.

Deux années de tristesse.

Lorsque Christine se trouva seule avec la supérieure, qu'elle fut assurée de ne plus revoir M. de Nancé ni François, son courage faiblit et elle se laissa aller à un désespoir qui effraya la supérieure; elle parla à Christine, mais Christine ne l'entendait pas; elle la raisonna, l'encouragea, mais ses paroles n'arrivaient pas jusqu'au cœur désolé de Christine. Ne sachant quel moyen employer, la supérieure la mena à la chapelle du couvent.

« Priez, mon enfant, lui dit-elle; la prière adoucit toutes les peines. Rappelez-vous les sentiments si religieux de votre père et de votre frère. Imitiez leur courage, et n'augmentez pas leur douleur en vous laissant aller à la vôtre. »

Christine tomba à genoux et pria; elle pria, non pour elle, mais pour eux; elle ne demanda pas à souffrir moins, mais que les souffrances leur fussent épargnées. Elle se résigna enfin, se soumit à son isolement, et se promit de revenir chercher du courage aux pieds du Seigneur, toutes les fois qu'elle se sentirait envahie par le désespoir. Quand la supérieure revint la chercher, Christine pleurait doucement; elle était calme et elle suivit docilement la supérieure dans la chambre qui lui était destinée; elle y trouva Isabelle, arrivée depuis quelques instants, qui lui donna des nouvelles du départ de M. de Nancé, de François et de Paolo; elle lui redit les paroles de Paolo, lui peignit la douleur et l'abattement de François et de son père; Christine trouva une grande consolation à se retrouver avec Isabelle, qui partageait ses sentiments douloureux et ses affections.

Les premiers jours se traînèrent péniblement. Christine n'avait pas encore de lettres; elle écrivait tous les jours, et reçut enfin une première lettre de François; lui aussi était triste, se sentait isolé et malheureux; le lendemain, M. de Nancé lui donna quelques détails sur leur établissement, et la correspondance continua ainsi animée et intéressante.

Six mois après, Mme de Cémiane revint chez elle après une absence de six années; son premier soin fut d'aller voir sa nièce et de lui mener Bernard et Gabrielle; les deux cousines ne se reconnurent pas, tant elles étaient métamorphosées; Gabrielle était aussi grande que Christine, mais brune, avec des couleurs très-prononcées, des yeux noirs et vifs, les traits délicats; c'était une fort jolie personne. Bernard était devenu un grand garçon de dix-neuf ans, bon, intelligent, raisonnable, mais un peu paresseux pour le travail de collège; il était très-bon musicien, il peignait remarquablement bien, et, avec ces deux talents, il prétendait pouvoir se passer de grec et de latin. Leur joie de revoir Christine réjouit un peu le cœur de la pauvre délaissée; ils causèrent ou plutôt parlèrent sans arrêter pendant une heure et demie que se prolongea la visite



de Mme de Cémiane. Christine écouta beaucoup et parla peu. Sa tante l'observait attentivement et avec un affectueux intérêt.

« Ma pauvre Christine, lui dit-elle en se levant pour partir, qu'est devenu ton rire joyeux, ta gaieté d'autrefois? Tu as le regard malheureux, le sourire triste, presque douloureux. Es-tu malheureuse au couvent, mon enfant? Je t'emmènerai de suite chez moi, si c'est ainsi. »

Christine embrassa sa tante et pleura doucement, mais amèrement dans ses bras.

MME DE CÉMIANE. Viens, ma pauvre enfant; viens! C'est affreux de t'avoir enfermée dans cette prison; tu vas venir chez moi.

CHRISTINE. Je vous remercie, ma bonne tante; ce n'est pas le couvent qui fait couler mes larmes; j'y suis aussi heureuse que je puis l'être, séparée de ceux que j'aime tendrement, passionnément, de ceux qui m'ont recueillie, élevée, aimée, rendue si heureuse pendant huit ans! C'est M. de Nancé qui m'a placée ici, et j'y resterai tant qu'il désirera que j'y reste. Je pleure leur absence; loin de mon père et de mon frère, il n'y a pour moi que tristesse et isolement.

MME DE CÉMIANE. Tu ne nous aimes donc plus, Christine?

CHRISTINE. Je vous aime et vous aimerai toujours, mais pas de même; je ne puis exprimer ce que je sens, mais ce n'est pas la même chose; je puis vivre sans vous, je ne me sens pas la force de vivre loin d'eux.

MME DE CÉMIANE. Oui, je comprends; tes lettres à Gabrielle étaient pleines de tendresse pour M. de Nancé et pour François. Comment est-il, ce bon petit François?

CHRISTINE, *vivement*. Toujours aussi bon, aussi dévoué, aussi aimable.

MME DE CÉMIANE. Oui, mais sa taille, son infirmité?

CHRISTINE. Il est grandi, mais son infirmité reste toujours la même.

MME DE CÉMIANE. Quel âge a-t-il donc, maintenant?

CHRISTINE. Il a vingt et un ans depuis trois mois.

MME DE CÉMIANE. Écoute, ma petite Christine; je comprends ton chagrin, mais il ne faut pas l'augmenter par la vie d'ermite que tu mènes au couvent; tu aimes Gabrielle et Bernard, ils t'aiment beaucoup; ils se font une fête de t'avoir, et tu vas venir passer quelque temps avec nous. Je l'avais déjà demandé à ta mère, qui m'a dit de faire tout ce que je voudrais.

CHRISTINE. Permettez-vous, ma tante, que j'écrive à M. de Nancé pour demander son consentement et que j'attende sa réponse?

— Certainement, ma chère petite, répondit en souriant Mme de Cémiane. Il est ton père d'adoption, et tu fais bien de le consulter. »

Quatre jours après, Mme de Cémiane, qui avait aussi écrit à M. de Nancé, vint enlever Christine et Isabelle du couvent. Christine avait reçu de son côté un consentement plein de tendresse de son père adoptif; il lui reprochait d'avoir attendu ce consentement; il lui faisait les promesses les plus consolantes pour l'avenir, la suppliait de ne pas perdre courage, que l'heure de la réunion n'était pas si éloignée qu'elle le croyait, etc.

Gabrielle et Bernard furent enchantés d'avoir leur cousine. Christine elle-même fut distraite forcément de

son chagrin par la gaieté de ses cousins, par les soins affectueux de son oncle et de sa tante; elle retrouvait sans cesse des souvenirs de François et des jours heureux qu'elle avait passés avec lui dans son enfance. Gabrielle, voyant le charme que trouvait Christine à tout ce qui la ramenait à François et à M. de Nancé, et trouvant elle-même un vif plaisir à rappeler cet heureux temps, en parlait sans cesse; elle questionna beaucoup Christine sur la vie qu'elle menait à Nancé, s'étonnait qu'elle y eût trouvé de l'agrément, parlait de Paolo, de Maurice, demandait des détails sur sa maladie et sa mort.

« Ce qui est surprenant, dit Christine, c'est qu'on n'ait jamais su comment lui et Adolphe se sont trouvés tout en haut, dans une mansarde, pendant l'incendie du château des Guibert. »

GABRIELLE. On le sait très-bien. Adolphe l'a raconté à Bernard. Tu sais qu'ils avaient si bien diné, qu'ils se sont trouvés malades après, et puis qu'ils étaient de mauvaise humeur; ils sont restés au salon; Maurice avait découvert un paquet de cigarettes oubliées sur la cheminée; il engagea Adolphe à les fumer; ils allumèrent leurs cigarettes et jetèrent les allumettes, sans penser à les éteindre, derrière un rideau de mousseline qui prit feu immédiatement. Ne pouvant l'éteindre, et voyant s'enflammer la tenture de mousseline qui recouvrait les murs, ils furent saisis de frayeur; ils n'osèrent pas s'échapper par les salons et le vestibule, craignant d'être rencontrés par les domestiques et d'être accusés d'avoir mis le feu. Ils aperçurent une porte au fond du salon; ils s'y précipitèrent; elle donnait sur un petit escalier intérieur qu'ils montèrent; ils arrivèrent à une mansarde où ils se crurent en sûreté, pensant que l'incendie serait éteint avant d'avoir gagné les étages supérieurs. Ce ne fut que lorsque les flammes pénétrèrent dans leur mansarde qu'ils cherchèrent à redescendre, mais les escaliers étaient tout en feu, et ils se précipitèrent à la fenêtre en criant au secours; Avant qu'on eût exécuté les ordres de M. de Nancé, ils furent très-brûlés, surtout le pauvre Maurice, qui cherchait de temps en temps à s'échapper à travers les flammes. Je m'étonne que Maurice ne vous l'ait pas raconté pendant qu'il était chez vous.

CHRISTINE. François s'était aperçu que Maurice n'aimait pas à parler et entendre parler de ce terrible événement, et il ne lui en a jamais rien dit.

GABRIELLE. Mais toi, tu aurais pu le questionner.

CHRISTINE. Non, François m'avait dit de ne pas lui en parler. »

Demandes en mariage. Réponses différentes.

Christine trouvait dans l'amitié de Gabrielle et de Bernard, et dans l'affection compatissante de M. et de Mme de Cémiane, un grand adoucissement à son chagrin; elle voyait sans peine comme sans plaisir quelques voisins de campagne que recevait souvent Mme de Cémiane. Les Guibert y venaient très-souvent. Adolphe prétendait être fort lié avec Bernard, Gabrielle et Christine; il faisait le beau, l'aimable, se moquait de tout le voisinage, et avait souvent des prises avec Christine, qui, toujours bonne, défendait vivement les absents et ripostait à Adolphe de manière à lui fermer la bouche. Elle ne supportait pas non plus qu'il se permit la moindre plaisanterie sur Maurice, dont elle prit une fois la défense avec tant de tendresse, de pitié, de gé-



nérosité, qu'Adolphe fut atterré; chacun blâma sa cruelle attaque contre un frère mort, et approuva la courageuse défense de Christine.

Ces querelles fréquentes, bien loin d'éloigner Adolphe de Christine, la lui rendirent au contraire plus agréable; il vint de plus en plus chez Mme de Cémiane, s'occupa de plus en plus de Christine, qui restait froide et indifférente. Enfin, il pria un jour Mme de Cémiane de lui accorder un entretien particulier, et, après quelques phrases polies, il lui demanda la main de Christine.

MME DE CÉMIANE. Ce n'est pas moi qui dispose de la main de ma nièce, mon cher Adolphe, c'est elle-même avant tout; ensuite, ce sont ses parents, et enfin, et dominant tout, c'est M. de Nancé, qu'elle a adopté pour père, et qu'elle aime avec une tendresse extraordinaire.

ADOLPHE. Pour commencer par Christine elle-même, chère madame, ayez la bonté de lui parler aujourd'hui et de me faire savoir de suite où je dois adresser ma lettre de demande à M. et à Mme des Ormes.

MME DE CÉMIANE. Je ferai ce que vous désirez, Adolphe, mais je ne suis pas aussi certaine que vous du succès de votre demande.

ADOLPHE. Oh! madame, vous plaisantez! Une pauvre fille abandonnée par ses parents, élevée par un étranger, avec un vilain bossu pour tout divertissement, enfermée ensuite dans un couvent, est trop heureuse qu'on veuille lui donner une position agréable et indépendante en l'épousant; elle a de l'esprit, elle sera fort riche, elle est charmante, elle me plaît enfin, et je vous demande instamment de m'aider à ce mariage, qui me donnera le droit de vous appeler ma tante.

Adolphe baisa la main de Mme de Cémiane en l'appelant ma tante et s'en alla.

Mme de Cémiane hocha la tête et fit appeler Christine, à laquelle elle communiqua la demande d'Adolphe.

« Que dois-je lui répondre, ma chère enfant? »

CHRISTINE. Ayez la bonté de lui dire, ma tante, que je le remercie beaucoup de sa demande, mais que je la refuse absolument.

MME DE CÉMIANE. Pourquoi, Christine?

CHRISTINE. Je ne l'aime pas, ma tante, et je n'ai aucune estime pour lui.

MME DE CÉMIANE. Mais il est très-aimable; il est riche, il est joli garçon.

CHRISTINE. Que voulez-vous, ma tante? Il me déplaît.

MME DE CÉMIANE. Avant de refuser si positivement, écris à M. de Nancé. Songe donc à ta position, ma pauvre enfant. Je ne dois pas te dissimuler que ta mère a beaucoup dérangé sa fortune par ses dépenses excessives. Que deviendrais-tu si je venais à te manquer?

CHRISTINE. J'écirai à M. de Nancé, ma tante, mais pour lui dire que j'aimerais mieux mourir qu'épouser Adolphe ou tout autre.

MME DE CÉMIANE. Comment, tu ne veux pas te marier?

CHRISTINE. Non, ma tante; quoi qu'il arrive, je suis plus heureuse qu'avec un mari que je ne pourrais souffrir, je le sais, j'en suis sûre.

MME DE CÉMIANE. Comme tu voudras, Christine; cette aversion du mariage adoucira le coup que je vais porter à Adolphe, qui était si sûr de ton consentement. J'écirai de mon côté à M. de Nancé pour lui raconter notre conversation. A revoir, ma petite Christine; va faire ta lettre pendant que j'écirai la mienne.

C'était cette lettre de Christine avec celle de sa tante que M. de Nancé lisait et à laquelle il répondait, à la prière de François.

Peu de jours après cette demande d'Adolphe, Christine reçut la réponse qu'elle attendait avec impatience;



Son premier soin fut d'aller voir sa nièce. (Page 170, col. 2.)



Oh! madame, vous plaisantez! (Page 172, col. 1.)



c'était bien M. de Nancé qui répondait. Elle baisa la lettre avant de la commencer, et lut ce qui suit :

« Ma fille, ma bien-aimée Christine, mon François, ton frère, ne se sent plus le courage de vivre loin de toi; il traîne ses tristes journées sans but et sans plaisir; moi-même, malgré mes efforts pour dissimuler mon chagrin, je souffre comme lui de ton absence. Et toi, ma Christine, tu es malheureuse, je le sens, j'en suis sûr; toutes tes lettres en font foi, malgré tes efforts pour paraître calme et gaie. François me sollicite aujourd'hui de te demander si tu veux mettre un terme à notre séparation? Car de toi, de ta volonté, ma Christine, dépend tout notre bonheur à venir. Tu t'étonnes que j'aie l'air de douter de cette volonté; mais laisse-moi te dire à quel prix, par quel sacrifice peut s'opérer notre réunion. J'ose à peine te l'écrire, ma chère enfant, si dévouée, si aimante!... Veux-tu devenir ma vraie fille en devenant la femme de mon François? Veux-tu consacrer ta belle jeunesse, ta vie, au bonheur d'un pauvre infirme, vivre avec lui loin du monde et de ses plaisirs, t'exposer aux cruelles plaisanteries que provoque son infirmité? La vie sera pour toi sérieuse et monotone; elle se continuera entre moi et ton frère;

notre tendresse en sera le seul embellissement, la seule distraction. J'attends ta réponse, ma Christine, avec une anxiété que tu comprendras facilement, puisque notre bonheur en dépend. Ce qui me donne du courage et de l'espoir, c'est ce que tu nous dis aujourd'hui de la demande d'Adolphe, de ton refus et de ses motifs, qui nous ont remplis d'espérance, etc., etc. »

Christine eut de la peine à lire cette lettre jusqu'au bout, tant ses yeux, obscurcis par les larmes, déchiffraient péniblement l'écriture si connue et si chère de son père. Quand elle l'eut finie, son premier mouvement fut de se jeter aux pieds de son crucifix et de remercier Dieu du bonheur qu'il lui envoyait. Ensuite, elle courut chez Isabelle, et, se jetant à son cou, elle lui remit la lettre de M. de Nancé en lui disant :

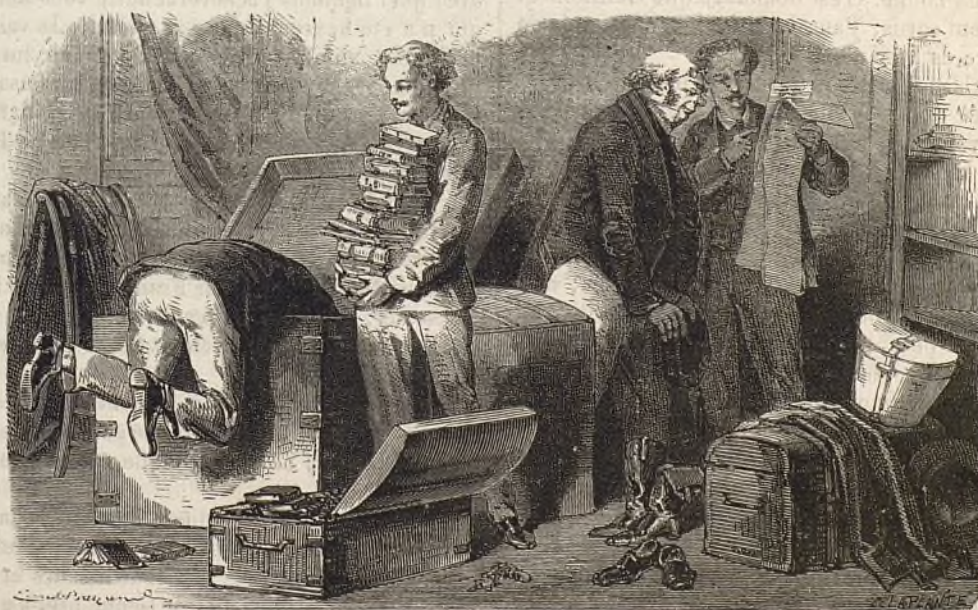
« Lisez, lisez, chère Isabelle; voyez ce que me demande mon père. Cher

père! cher François! ils vont revenir! Je les reverrai, et nous ne nous quitterons plus jamais. Oh! Isabelle, quelle vie heureuse nous allons mener! »

Isabelle embrassa tendrement sa jeune amie et témoigna une grande joie de cet heureux événement, qu'elle n'osait espérer, dit-elle, malgré qu'elle y eût pensé bien des fois.



Chère tante, dit-elle en l'embrassant. (Page 174, col. 1.)



François ne se le fit pas dire deux fois. (Page 174, col. 2.)

CHRISTINE. Comment ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? Si j'en avais eu l'idée, j'en aurais parlé à mon père et à François, et nous n'aurions pas eu deux années horribles à passer.

ISABELLE. J'en ai dit quelques mots un jour à M. de Nancé; il me défendit d'en jamais parler ni à François ni à vous surtout. « Je ne veux pas, me dit-il, que ma

pauvre Christine, toujours dévouée, se sacrifie au bonheur de François et au mien; elle est trop jeune encore pour comprendre l'étendue de son sacrifice; il faut que François passe deux ans dans le Midi avec moi et Paolo, et que ma pauvre chère Christine arrive à dix-huit ans au moins avant que nous lui demandions de se donner à nous sans réserve.



CHRISTINE. Mon père a pu croire que je ferais un sacrifice en devenant sa fille? C'est mal cela, et je vais le gronder aujourd'hui même. »

En sortant de chez Isabelle, Christine alla chez sa tante.

« Chère tante, dit-elle en l'embrassant, voyez le bonheur que Dieu m'envoie; lisez cette lettre de M. de Nancé. »

Mme de Cémiane lut et sourit.

MME DE CÉMIANE. Tu vas donc accepter la demande de François?

CHRISTINE. Avec bonheur, avec reconnaissance, chère tante; c'est la fin de toutes mes peines; le commencement d'une vie si heureuse, que je n'ose croire à sa réalité.

MME DE CÉMIANE. Mais, chère enfant, as-tu réfléchi à ce que te dit M. de Nancé lui-même, des inconvénients d'unir ton existence à celle d'un pauvre infirme, objet des moqueries du monde, et...

CHRISTINE. J'ai pensé au bonheur d'être la femme de François, la fille de M. de Nancé, au droit que me donnaient ces titres de vivre avec eux, chez eux, toujours et toujours. Tout sera à nous tous; notre vie sera en commun; nous ne quitterons jamais Nancé, et nous n'entendrons pas les sottes plaisanteries et les méchancetés du monde.

MME DE CÉMIANE. Tu disais l'autre jour que tu ne voulais pas te marier.

CHRISTINE. Avec Adolphe et tous les autres, non, ma tante; mais avec François, c'est autre chose.

MME DE CÉMIANE. Tu oublies qu'il faut le consentement de tes parents, ma chère petite. Veux-tu que je leur écrive, si cela t'embarrasse?

CHRISTINE. Oh! oui, ma tante. Je vous remercie; vous êtes bien bonne. C'est dommage que Gabrielle et Bernard soient sortis; j'aurais voulu leur faire voir de suite la lettre de mon père.

MME DE CÉMIANE. Ils ne tarderont pas à rentrer.

CHRISTINE. Et je vais vite répondre à mon cher père, et vite envoyer ma lettre à la poste. »

Christine rentra et répondit ce qui suit à M. de Nancé :

« Mon cher, cher père, que je vous remercie, que vous êtes bon! que je suis heureuse! Vous voulez donc bien que je sois la femme de notre cher François; vous voulez bien que je sois votre fille, votre vraie fille? Et pourquoi, mon père, mon cher père, m'avez-vous laissée toute seule à pleurer et me désespérer pendant deux ans? Et pourquoi, vous et François, ne m'avez-vous pas demandé plus tôt ce que vous me demandez aujourd'hui? Si je n'étais si heureuse, je vous gronderais, mon bon, cher, bien-aimé père, de ce que je viens d'apprendre par Isabelle, et ce que je vous raconterai plus tard; mais je n'ai que de la joie, du bonheur dans le cœur, et je n'ai pas le courage de gronder.... Je n'ai pas même relu ce que vous me dites du prétendu sacrifice que je vous fais. Ce que vous appelez plaisirs du monde est pour moi d'un ennui mortel; la vie que vous me décrivez est précisément celle que j'aime, que je désire; votre tendresse à tous deux est mon seul, mon vrai bonheur, et je n'ai besoin d'aucunes distractions à ce bonheur. Ce que vous dites de l'infirmité de François n'a pas de sens pour moi; je l'aime comme il est; je l'ai toujours aimé ainsi et je l'aimerai toujours. Avec vous et lui je ne désirerai rien, je ne regretterai

rien. Ne me quittez jamais, c'est tout ce que je vous demande en retour de ma vive tendresse. Je vous prie instamment, mon père chéri, de vous mettre en route de suite après la lecture de ma lettre. Si vous attendez ma réponse avec impatience, vous jugez avec quels sentiments je vous attends. Si je m'écoutais, j'irais moi-même vous porter ma réponse, mais je comprends que ce serait ridicule aux yeux du sot monde que vous me soupçonniez de pouvoir regretter.

« A revoir donc sous peu de jours, mon père chéri; je n'appelle plus François que *mon mari* dans mon cœur, et je suis d'aujourd'hui *sa femme* dévouée et affectionnée. Bientôt je signerai CHRISTINE DE NANCÉ. Que je serai heureuse! Je vous embrasse, mon père, mille et mille fois et François aussi.

« J'oublie que je n'ai pas encore le consentement de mes parents; mais ça ne fait rien. Ma tante s'est chargée d'écrire et de l'avoir. »

Lorsque M. de Nancé reçut cette réponse de Christine, lui aussi eut les yeux pleins de larmes de joie et de reconnaissance; la tendresse si dévouée, si absolue de Christine le toucha profondément. Il appela François.

« La réponse de Christine, mon fils.

FRANÇOIS. Que dit-elle, mon père? Consent-elle?

M. DE NANCÉ. Mon enfant, je suis heureux! Quel trésor nous recevons de Dieu! Lis, mon enfant, lis, tu verras quel cœur et quelle âme! »

François lut, et plus d'une fois il essuya une larme qui obscurcissait sa vue.

« Charmante et admirable nature, dit-il en rendant la lettre à son père.

M. DE NANCÉ. Oui, mon ami, tu seras heureux autant que peut l'être un homme en ce monde. Et moi! avec quel bonheur j'achèverai entre vous deux une vie qui n'a été heureuse que par vous!... Je vais écrire à ta femme, ajouta-t-il en souriant, pour lui annoncer notre départ. Va voir avec Paolo, en lui faisant part de ton mariage, quel jour nous pourrions partir? »

François ne tarda pas à revenir, suivi de Paolo dont le visage resplendissait de joie.

« Après-demain, signor, après-demain matin à huit heures nous serons en route. Ze vais dire au valet de sambre de faire tous les paquets. Ze vais tout préparer de mon côté, avec mon ser François, qui ne fera pas le paresseux; ze vous en réponds.

M. DE NANCÉ. Mais croyez-vous François en état de partir?

PAOLO. Eh! signor mio, il peut aller en Cine sans se reposer. Qué diable! voyez ce garçon; il est résouissant à regarder. Ze vous dis que z'en réponds sur ma tête.

M. DE NANCÉ. Tant mieux, mon cher, tant mieux! Partons après-demain; envoyez-moi le maître d'hôtel; je vais lui faire payer tous mes fournisseurs et faire prévenir le cuisinier pour qu'il se tienne prêt à partir avant nous. Allons, mon François, emballons, rangeons, et n'oubliez pas les marbres et les curiosités destinés à Christine. »

François ne se le fit pas dire deux fois, et, après avoir écrit quelques pages de tendresse et de reconnaissance à Christine, lui, M. de Nancé et Paolo commencèrent leurs préparatifs de départ.

COMTESSE DE SÉGUR.

(La fin au prochain numéro.)



## VARIÉTÉS.

## L'ILE DE TÉNÉRIFFE.

L'île de Ténériffe, la plus grande des Canaries, et en même temps la plus fertile et la mieux cultivée, est hérissée de hautes montagnes.

Dans les gorges de ces montagnes, on trouve les plus belles forêts d'orangers, de cédrats, de citronniers, de figuiers, de grenadiers et d'arbres qui produisent toutes sortes de fruits.

Les vallées portent les plus beaux blés de la terre; et les coteaux, plantés de vignes, donnent ces excellents vins qui, sous le nom de Canarie et de Malvoisie, ont acquis la plus grande célébrité. Le premier est tiré d'un gros raisin qui rend une liqueur forte et capiteuse; c'est cependant là le vin d'ordinaire. On fait l'autre avec un petit raisin dont le grain rond et doux fournit une liqueur délicieuse, qui mérite d'être transportée dans toutes les parties du monde. On attribue communément la qualité de ces vins à la nature du terroir; mais la culture et la façon qu'on donne aux vignes y a pour le moins une aussi grande part. On choisit les collines exposées au midi; on en cultive la partie la plus basse, et, sur le terrain destiné au vignoble, on élève de petits murs à hauteur d'appui, à la distance de quatre ou cinq pieds les uns des autres.

Ces murs servent à plusieurs fins; car, premièrement, en arrêtant les terres, ils empêchent les vignes d'être déchaussées. En second lieu, ils retiennent les eaux des pluies; et enfin, en augmentant la réflexion des rayons du soleil, ils procurent aux ceps une plus grande chaleur. Le revers de ces coteaux, c'est-à-dire le côté qui regarde le nord, est aride, inculte, et ne présente à la vue qu'une suite de rochers nus et d'un gris d'ardoise.

Au milieu de l'île s'élève une montagne volcanique célèbre sous le nom de pic de Ténériffe, dont la hauteur perpendiculaire a plus d'une lieue et qui ne cause pas moins d'admiration de près que dans l'éloignement. Elle étend sa base presque jusqu'à la mer, d'où l'on compte deux journées et demie de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paraisse se terminer en pointe fort aiguë, comme un pain de sucre, avec lequel elle a beaucoup de ressemblance, elle est plate, néanmoins, à l'extrémité, et sa cime forme une plaine de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre, d'où il s'élance de grosses pierres avec de la flamme et de la fumée. On peut y monter, pendant un trajet de sept lieues, sur des mules ou sur des ânes; on ne peut ensuite continuer le voyage qu'à pied et avec de grandes difficultés. Le penchant de la montagne, dans les quatre premières lieues, est orné d'arbres magnifiques, et le terrain est arrosé de petits ruisseaux qui y ont leur source et descendent jusqu'à la mer. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable et ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins grande qu'au fond de la vallée. Le temps le plus commode pour ce voyage est la fin de l'été.

Il ne tombe point de pluie sur la cime de la montagne; le ciel y est toujours serein. Quoique l'île soit remplie de rochers, elle paraît, du haut de ce pic, comme une belle et vaste plaine; mais, ce qu'on prend pour la terre n'est en réalité que les nuées qu'on voit fort bas au-dessous de soi. Toute la partie supérieure

de la montagne est stérile, sans aucune apparence d'arbres ou de buissons.

Si l'on jette une pierre dans le gouffre d'où sortent la fumée et la flamme, elle y retentit comme dans un vase de cuivre contre lequel on frapperait avec un marteau de fer. L'ouverture a la forme d'un entonnoir; ses bords sont couverts de petites pierres tendres mêlées de soufre et de sable. On assure que des voyageurs ayant eu le courage de descendre jusqu'au fond de ce cratère, n'y avaient trouvé qu'une espèce de soufre clair qui ressemblait à du sel. La terre se pétrit comme de la pâte; et, si on l'allonge en forme de chandelle, on est surpris de la voir brûler comme du soufre. Tel est le fameux pic de Ténériffe. On commence à l'apercevoir à plus de vingt lieues en mer, et, de son sommet, on découvre toutes les Canaries.

L'heureuse température de l'île de Ténériffe et la bonne qualité de ses pâturages, contribuent infiniment à l'excellence de ses bestiaux. On y voit des troupeaux de bœufs et de chèvres dont la chair est d'un goût exquis; mais les moutons y sont moins communs. On y élève toutes sortes de volailles. Quant au gibier, il y est fort rare.

Le serin est originaire de l'île de Ténériffe et des autres Canaries; il n'y est pas d'un jaune clair comme chez nous: il est brun, varié de gris et de jaune verdâtre.

L'arbre qui produit le sang-dragon se trouve dans l'île de Ténériffe. On appelle ainsi une substance résineuse, sèche, friable, rarement transparente, d'un rouge foncé, et qui est sans goût et sans odeur, excepté quand on la brûle. On en faisait autrefois usage en médecine; on ne l'emploie plus guère qu'en peinture, pour avoir un beau coloris rouge. Le sang-dragon des Canaries découle d'un arbre qui croît sur les hauteurs, et dont les rameaux sont toujours verts. Son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, et répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui se condense en forme de larmes de sang. Le nom de cette substance vient de ce que les anciens, qui ne connaissaient pas l'arbre dont elle découle, s'imaginaient qu'elle était le sang coagulé de l'animal fabuleux appelé dragon.

P.

## DÉVOUEMENT PATERNEL.

Le village de Saint-Hellier (Côte-d'Or) a été récemment le théâtre d'un acte de dévouement paternel qui mérite d'être signalé.

Eugène, âgé de quinze ans à peine, était occupé à tondre des peupliers sur les bords de la rivière de Saint-Hellier; l'imprudent, malgré les recommandations qu'on lui avait faites, veut grimper jusqu'à la cime de l'un de ces arbres, afin de le dépouiller en entier de ses feuilles; malheureusement, le peuplier casse et l'enfant tombe dans l'eau. A cet endroit, le courant est d'une profondeur d'environ un mètre cinquante centimètres et d'une rapidité effrayante. Le père, qui travaillait non loin de là, accourt; ni ses cinquante-huit ans, ni le danger terrible qu'il va affronter, ne l'arrêtent; voyant son fils submergé dans les eaux, il plonge à plusieurs reprises pour le saisir; il y parvient enfin, mais les étreintes de l'enfant paralysent ses mouvements, le retiennent lui-même sous l'eau; ce n'est qu'à grand-peine qu'il peut, épuisé et hors d'haleine, regagner seul le bord en criant au secours.

Ses cris sont entendus de plusieurs personnes, et



notamment de sa femme. On accourt aussitôt, mais personne ne sachant nager, nul ne veut s'aventurer à plonger dans le gouffre rapide.

La mère alors cherche à ranimer son mari, qui était étendu sur le bord, épuisé, sans force, ruisselant d'eau et respirant à peine. Elle le supplie de plonger de nouveau pour sauver leur enfant, s'il était encore temps. Le père se lève, il adresse à Dieu, du fond du cœur, une prière fervente, et s'élance de nouveau au fond de la rivière; il est assez heureux pour ramener sur la berge le corps inanimé de son enfant.

L'asphyxie paraissait complète; Eugène était resté

sous l'eau pendant plusieurs minutes; son corps était bleuâtre. Parmi les nombreuses personnes que les cris douloureux du père avaient attirées sur la berge, une seule savait quels étaient les premiers soins à donner aux noyés : ses conseils sont suivis; on parvient à ranimer l'enfant, qui rouvre les yeux et serre tendrement dans ses bras le père à qui il doit une seconde fois la vie.

X.

### THÉÂTRE-LYRIQUE.

Des deux côtés du boulevard de Sébastopol, à Paris, sur l'ancienne place du Châtelet, à l'entrée du pont au



Théâtre-Lyrique.

Change et en face de la belle fontaine du Palmier, s'élèvent deux théâtres nouvellement construits, le théâtre du Châtelet et le Théâtre-Lyrique.

Ce second théâtre est consacré à la représentation d'opéras-comiques et de ballets: il n'est ouvert que du 1<sup>er</sup> octobre au 31 mai.

Comme monument, ce théâtre a été assez sévèrement critiqué.

Mais la salle est commode et élégante.

Elle peut recevoir environ deux mille cinq cents personnes. Elle contient un balcon, un premier et un second étage de loges (toutes à salon), une galerie et un amphithéâtre au-dessus. Deux riches avant-scènes encadrent le rideau et supportent une élégante voussure

formant conque acoustique. La scène a toute la profondeur et la largeur nécessaires.

Au Théâtre-Lyrique, de même qu'au théâtre situé en face, le public est entièrement soustrait aux effets de la combustion du gaz, l'éclairage se faisant sans lustre ni bec apparent d'aucune sorte. La lumière, produite dans le cintre, est ramenée par un réflecteur d'une grande force sur un plafond en cristal, d'où elle se répand dans toutes les parties de la salle.

L'air de la salle est continuellement renouvelé par un conduit qui y amène l'air puisé dans le square ou jardin voisin; ce conduit passe sous la rue.

En hiver, l'air ainsi introduit dans la salle est chauffé par un excellent calorifère.

A. L.